

## Histoire d'un peuple Coffret *Jean-Claude Labrecque*

Luc Laporte-Rainville

Volume 30, numéro 4, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67499ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2012). Compte rendu de [Histoire d'un peuple : coffret *Jean-Claude Labrecque*]. *Ciné-Bulles*, 30 (4), 50–51.



La Visite du général de Gaulle au Québec — Photo: Lise Noiseux, 1967

# Histoire d'un peuple

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Les films de Jean-Claude Labrecque sont de véritables hommages à la mémoire du Québec. Fictionnels ou non, ils enchantent par leur simplicité et leur contenu social. Cela n'est guère surprenant : après tout, l'homme a travaillé au sein de l'Office national du film. C'est pourquoi le *Candid Eye*, méthode filmique centrée sur une perception candide et objective du réel, l'a grandement inspiré, tout comme l'émergence du cinéma direct au début des années 1960. Enregistrement synchrone de l'image et du son, usage d'un appareillage léger... tout contribue à rapprocher le travail de Labrecque de ce cinéma (précisons qu'en plus de son travail de cinéaste, il a mené une carrière impressionnante de directeur photo). Bien sûr, la subjectivité du réalisateur n'est jamais très loin. À l'instar de tout cinéaste, il fait des choix qui orientent le sens des images et des propos qu'il capte. Les 15 films du coffret DVD sorti

en juin le démontrent assez bien, même si certains d'entre eux relèvent davantage de la publicité (**Images de la Gaspésie**, 1972) ou de l'anecdote (**L'Hiver en froid mineur**, 1969). Nous nous attarderons ici aux essentiels de la compilation.

Premier indispensable : **La Visite du général de Gaulle au Québec** (1967). On y suit le voyage du Président français à travers la province francophone, alors que la Révolution tranquille bat son plein. Profitant de l'effervescence souverainiste, incarnée par le Rassemblement pour l'indépendance nationale, de Gaulle fait sien le désir d'une frange de la population : faire du Québec un pays. Ce grand documentaire est un témoignage captivant d'une société en ébullition. L'idée de Labrecque n'est pas d'enregistrer platement les discours du président, mais plutôt de montrer combien

cet événement historique a été rassembleur pour forger l'identité nationale. Ainsi, des foules filmées en plans larges et des prises de vue aériennes rendent l'ampleur de ce fait marquant, tout comme le fameux « Vive le Québec libre! » lâché par de Gaulle, alors qu'il galvanise les esprits du balcon de l'hôtel de ville de Montréal. La phrase entrera dans les annales; le plan, filmé en légère contre-plongée, authentifiera son importance.

Certains diront que par ses choix stylistiques, Labrecque est manipulateur. Mais c'est là une perception erronée. Comme il le disait dans une lettre publiée par *La Presse* en 1969 : « Que ce soit devant un événement ou devant un homme, j'essaie le plus possible de m'adapter et de m'effacer [...] » L'usage habile du langage cinématographique (plans d'ensemble, contre-plongée, etc.) est marqué par le désir de s'accorder à la magnificence de

l'événement et non de glorifier celui-ci. Une mise en images au service de la démesure extatique qui touchait le Québec de la fin des années 1960.

Autre documentaire incontournable: **La Nuit de la poésie, 27 mars 1970**. Pendant longtemps, Labrecque a souhaité réaliser un long métrage sur les poètes québécois. Il voulait cependant éviter le « show de chaises », soit d'amasser des informations par interviews. Il a donc suscité une rencontre entre les écrivains et le public afin de créer un grand spectacle au Gesù à Montréal. L'essai filmique qui en découle, coréalisé avec Jean-Pierre Masse, est passionnant. La simplicité du dispositif — caméras presque toujours braquées sur les visages des poètes en pleine lecture — suggère une proximité de tous les instants avec la poésie. Ici, l'image est moins importante que le lyrisme du verbe incarné par la voix même de ses poètes. Ce qui n'est pas sans rappeler le cinéma oral de Pierre Perrault. Car toute parole entendue dans les films de ce dernier suscite la création d'univers visuels absents des plans enregistrés. Or, le long métrage de Labrecque n'est pas étranger à cette approche — ce que démontre l'envolée passionnelle de Michèle Lalonde: « White Power. Amérique au pouvoir ultranettoyant, à l'action pénétrante. Vous déloge une population en profondeur [...] » L'idée de comparer les États-Unis et le Canada anglais à un produit nettoyant est cinglante. Tous deux sont immaculés et parfaits; tous deux cherchent l'annihilation de la société québécoise, cette crasse composée de « nègres blancs » et autres porteurs d'eau. Le style imagé du verbe y est percutant. Le cinéaste poursuivra d'ailleurs cette incursion chez les poètes en tournant, toujours avec Masse, deux longs métrages similaires: **La Nuit de la poésie, 28 mars 1980** et **La Nuit de la poésie, 15 mars 1991**. Malheureusement, ce dernier, réalisé pour la télévision, ne fait pas partie du coffret. Cette absence impardonnable empêche de goûter pleinement le travail



Jean-Claude Labrecque filmant **La Nuit de la poésie, 28 mars 1980** — Photo: Office national du film

colossal de Labrecque sur l'évolution de la poésie québécoise.

À sa sortie en 2003, **À hauteur d'homme** a reçu un accueil sympathique; mais si l'on replace ce film dans la filmographie du cinéaste, on ne peut que constater son statut de film mineur. D'autant plus que le sujet — la campagne électorale de Bernard Landry en avril 2003 — est traité de manière complaisante. Si le cinéma direct ne rejette pas une certaine subjectivité, cela ne signifie pas qu'il faille pour autant se départir de toute éthique professionnelle vis-à-vis du sujet à traiter. Or, on a souvent l'impression que Labrecque insiste pour dépeindre Landry comme la proie des journalistes. Sans compter que le dénouement (la défaite du Premier ministre et de son parti) est appuyé par une musique mélodramatique inutile. Bref, ce n'est pas ce qu'on peut appeler une réussite.

On arrive heureusement à se consoler en visionnant **Les Smattes** (1972), première fiction du réalisateur. Partant de la déportation de milliers de résidants de la Gaspésie — causée par une exploitation excessive des ressources naturelles —, le

film se concentre sur les tribulations de Pierre et d'André, deux villageois de Saint-Paulin-Dalibaire, dont le refus de partir aura des répercussions tragiques. Récit de résistance, de colère et de liberté, **Les Smattes** est une allégorie du pays rêvé par les Québécois. C'est un cri de rage contre ceux qui veulent déposséder les Canadiens français de leur monde, autant que la dénonciation violente d'un gouvernement provincial vendu aux seuls intérêts financiers. Ce n'est pas fortuit si Pierre dit qu'il ne peut plus pêcher en paix avec André: tout appartient maintenant aux États-Uniens! Sans compter qu'André est témoin de la destruction de la maison de son père. Le feu mis volontairement par ce dernier en dit long sur l'effacement d'un héritage. Plus qu'une résidence, c'est un passé, une richesse culturelle qui meurt embrasée par les flammes. Une scène inoubliable qui incarne la mort annoncée du patrioisme régional.

D'autres films du coffret, tel **Claude Gauvreau, poète** (1974), méritent aussi une attention particulière. Ne vous reste plus qu'à (re)découvrir le travail de cet artiste singulier. ▀